

<b>Zeitschrift:</b>	Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte = Revue suisse d'art et d'archéologie = Rivista svizzera d'arte e d'archeologia = Journal of Swiss archeology and art history
<b>Herausgeber:</b>	Schweizerisches Nationalmuseum
<b>Band:</b>	33 (1976)
<b>Heft:</b>	3
<b>Artikel:</b>	De Soleure au Faubourg Saint-Germain : Joseph-Antoine Froelicher (1790-1866) : architecte de la duchesse de Berry
<b>Autor:</b>	Macé de Lépinay, François
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-166565">https://doi.org/10.5169/seals-166565</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# De Soleure au Faubourg Saint-Germain : Joseph-Antoine Frölicher (1790-1866)

*Architecte de la duchesse de Berry*

par FRANÇOIS MACÉ DE LÉPINAY

*A la mémoire de  
Pierre du Colombier*

Celui qui, ayant entendu parler de Frölicher, chercherait à se documenter sur cet architecte, pourrait croire, tout d'abord, à une erreur: ce nom n'apparaît ni dans le dictionnaire de Jal, ni dans celui de Lance, ni dans Bauchal, ni dans Bellier-Auvray<sup>1</sup>, ni même dans le Thieme et Becker. Et pourtant Frölicher s'honorait d'être l'«architecte de S.A.R. Madame la Duchesse de Berry»...

Le fait d'avoir travaillé durant dix années pour la «vedette» de la famille royale lui avait permis de se faire une place à part dans sa profession; le même fait l'empêcha de passer à la postérité. Abondamment pourvu de commandes par sa clientèle du Faubourg St-Germain, il semble n'avoir jamais cherché à obtenir les «grandes commandes» de l'Etat en se faisant remarquer par des envois aux Salons ou en concourant pour des projets précis. Ou peut-être ne le put-il pas: car les gouvernements de Louis-Philippe et de Napoléon III ne durent pas être pressés de décerner fonctions officielles ou postes honorifiques à un homme si fortement attaché au milieu légitimiste. Toujours est-il que lorsque Frölicher meurt, en 1866, c'est tout juste si le bulletin trimestriel de la Société Impériale et Centrale des Architectes<sup>2</sup>, dont Frölicher était pourtant l'un des membres fondateurs, publie une courte notice, reprise la même année dans la Revue de l'Architecture et des Travaux Publics<sup>3</sup>. Cette notice et celle, plus succincte encore, qui paraît en 1907 dans la seconde édition du dictionnaire de Delaire<sup>4</sup>, étaient jusqu'à présent les seuls éléments biographiques importants dont on pouvait disposer, vu la disparition de la «notice historique» écrite par un de ses amis<sup>5</sup>.

La chance nous a fait découvrir chez M. Louis Frölicher, dernier du nom parmi les descendants de l'architecte et décédé dernièrement, une copie dactylographiée de cette notice. Ce document, résumé assez exact de la vie et des travaux de Frölicher, nous a conduit à nous intéresser de plus près à cet architecte. Nous avons, chaque fois que cela a été possible, vérifié, complété grâce à d'autres sources ou au contraire nuancé, voire contredit, ses affirmations.

Notre espoir, en redonnant sa place à l'«architecte des châteaux<sup>6</sup>» est de faire penser à ses innombrables frères qui, s'ils n'eurent pas le génie d'un Baltard, n'en contribuèrent pas moins à forger le caractère – mieux compris aujourd'hui – de l'architecture du XIX<sup>e</sup> siècle.

Joseph-Anton Frölicher (fig. 1) naît à Soleure le 2 novembre 1790 dans une famille de vieille bourgeoisie



Fig. 1 Joseph Antoine Frölicher d'après une photographie ancienne. Coll. M<sup>me</sup> Louis Frölicher, Paris

locale<sup>7</sup>. Une anecdote se rattache à sa naissance: «Madame de Montmorency, née Matignon, dont la famille, pendant l'émigration, s'était retirée à Soleure, accoucha dans cette ville du baron, depuis duc Raoul...», elle confia l'allaitement de son fils à Madame Frölicher qui venait elle-même d'accoucher «et de la sorte le dernier descendant des Montmorency fut le frère de lait de Joseph-Antoine Frölicher<sup>8</sup>». Ce dernier devait en effet, par la suite, en tirer de grands avantages: «Ses relations avec l'une des plus grandes familles françaises réfugiées en Suisse lui ont valu la riche clientèle du Faubourg St-Germain et les nombreux travaux qui l'ont fait surnommer l'«architecte des châteaux»<sup>9</sup>.»

Frölicher commence ses études d'architecture dans son pays et se fait recevoir bourgeois de Soleure en 1809, juste avant de partir pour Paris «pensionné par son gouvernement pour compléter ses études d'architecte». Le 1<sup>er</sup> avril 1809, il s'inscrit à l'Ecole des Beaux-Arts, où



Fig. 2 J.A. Froelicher (?): L'hôtel de Pourtalès-Castellane, 21, faubourg de l'Hôpital, Neuchâtel

il est présenté par Pierre Vignon<sup>10</sup>. Dès ce moment, il francise son nom en Joseph-Antoine Frélicher puis Frœlicher. D'après Delaire, qui a dressé une liste des élèves architectes avec classement par ordre de mérite pour chaque promotion<sup>11</sup>, Joseph-Antoine (n° 136) fut classé 28<sup>e</sup> sur 33 à l'inscription en seconde classe. On ne sait rien de plus sur ses études, sinon qu'il semble n'avoir participé à aucun des concours trimestriels organisés durant l'année 1809–1810, peut-être parce qu'étranger<sup>12</sup>. Il apprit aussi le «paysage pittoresque avec Constant Bourgeois et fit à l'Académie la connaissance de MM. Grégoire, Visconti, Abadie, Callet et autres qui lui restèrent constamment attachés»; enfin, ses études terminées, il se fit naturaliser français.

En 1818, il épouse Marie-Antoinette Caron, fille de Louis Caron, architecte<sup>13</sup>, qui lui laissera une bonne partie de sa clientèle; le ménage aura six enfants<sup>14</sup>; l'une des trois filles, Louise-Marie (née en 1831) épousera en 1853 l'architecte François-Clément-Joseph Parent<sup>15</sup>, élève et futur collaborateur de Frœlicher; quant aux deux fils Charles-Henri-Marie (né en 1825) et Charles-Marie-Arthur (né en 1836) ils embrassèrent, à leur tour, la profession d'architecte. Ils travaillèrent sans doute avec leur père, ayant toujours habité au domicile familial, «36, rue de Grenelle-Gros-Caillou». Henri fut quelque temps l'un des architectes de l'impératrice Eugénie, pour laquelle il semble toutefois n'avoir exécuté que de menus travaux<sup>16</sup>. Quant à Arthur, de santé fragile, il semble avoir peu exercé; on sait seulement qu'il exposa au Salon de 1869 un «projet de château à Cercanceaux<sup>17</sup>».

Joseph-Antoine Frœlicher mourut à son domicile parisien le 9 janvier 1866, âgé de 75 ans<sup>18</sup>. Son fils Henri mourut en 1895 à 70 ans et Arthur en 1904 à 67 ans. C'est vraisemblablement à cette époque que fut détruite et lotie leur grande propriété de la rue de Grenelle.

#### *Les premières œuvres*

L'un des premiers monuments à la construction desquels prendra part Frœlicher fut le Temple de la Gloire, de-

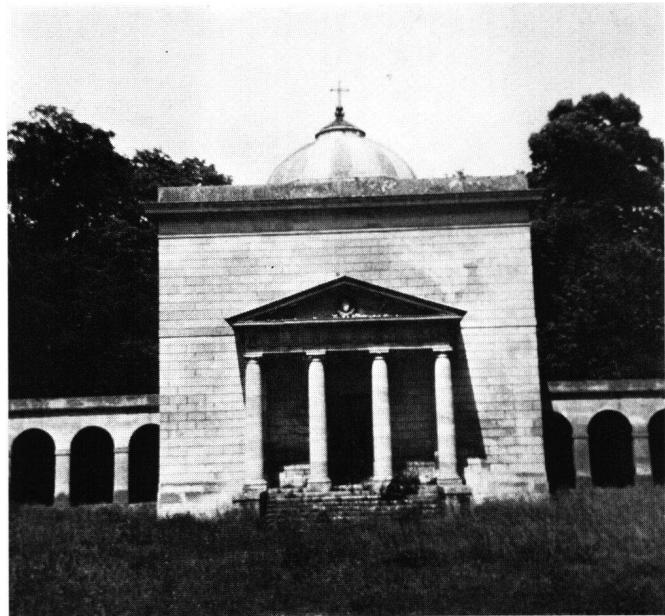


Fig. 3 J.A. Froelicher: Vue de l'hospice Saint-Charles, Rosny-sur-Seine

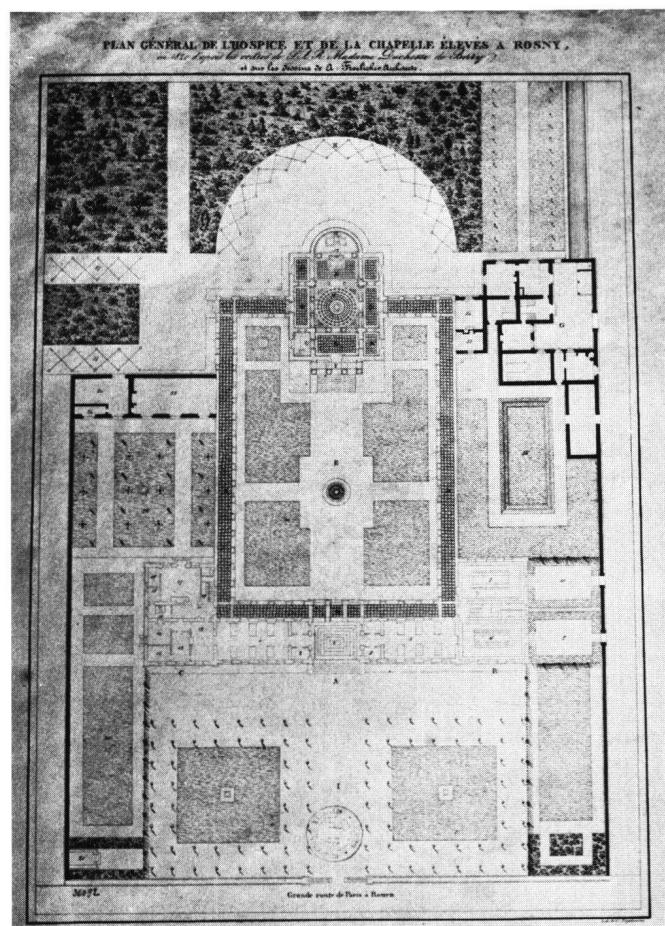


Fig. 4 J.A. Froelicher: Plan général de l'hospice Saint-Charles, Rosny-sur-Seine. Paris, Bibl. Nat., Dept. des Cartes et Plans

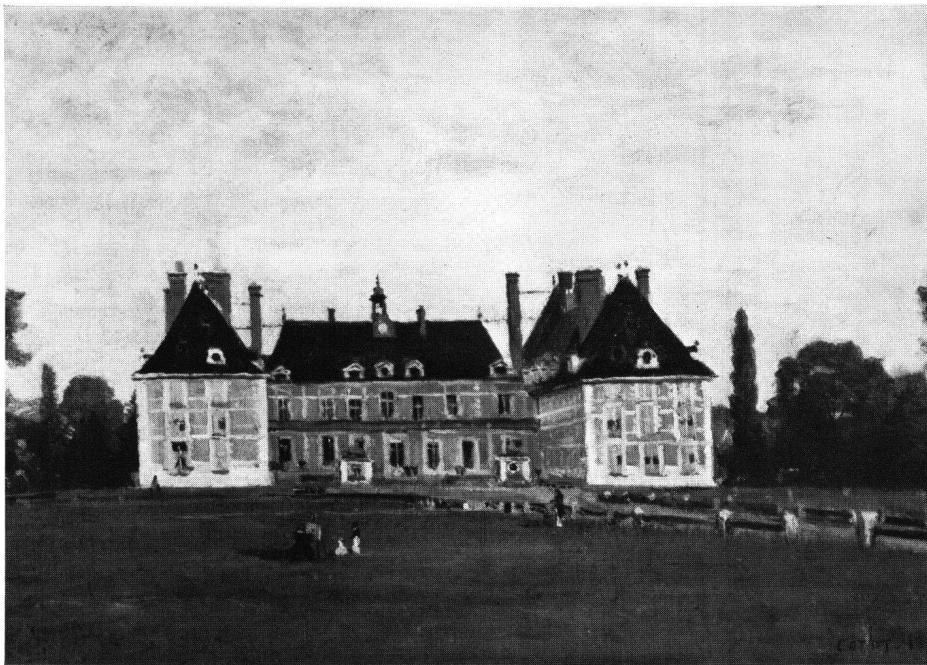


Fig. 5 Corot: Vue du château de Rosny-sur-Seine en 1840

puis église de la Madeleine, dont il deviendra plus tard inspecteur des travaux sous les ordres de Vignon<sup>19</sup>. C'est lui qui, au début de 1812, en l'absence de ce dernier, guide Napoléon I<sup>er</sup> et sa suite sur le chantier. L'empereur aurait, à cette occasion, manifesté son admiration pour la «nation suisse<sup>20</sup>».

Deux années plus tard, Frœlicher construisit peut-être, à Neuchâtel, le bel hôtel de Pourtalès-Castellane<sup>21</sup> (fig. 2). La notice n'en parle pas; et l'attribution de cette œuvre à notre architecte, qui n'avait encore que 24 ans, est contestée. J. Courvoisier écrit à ce sujet: «Frédéric de Pourtalès fit édifier, à grands frais, un hôtel à la mode par le jeune architecte soleurois Anton Frœlicher, établi à Paris... Faute de documents, on ne peut que mentionner l'opinion incontrôlable selon laquelle l'architecte serait plutôt Achille Leclère ou Fontaine<sup>22</sup>. »

La première œuvre importante de Frœlicher en France est l'agrandissement de la chapelle souterraine du château de la Roche-Guyon pour le duc de Rohan, plus tard cardinal et archevêque de Besançon. Ces travaux, menés de 1816 à 1819, consistèrent à creuser, en direction de l'Est, deux nouvelles chapelles, celle du Sacré-Cœur et celle du Calvaire<sup>23</sup>. Le duc de Rohan ayant installé à la Roche-Guyon une sorte de centre de retraite, Lamartine vint y passer la Semaine sainte de 1819 et lui a consacré l'une de ses méditations: «Dans le creux du rocher, sous une voûte obscure / S'élève un simple autel...<sup>24</sup>. »

Victor Hugo y vint aussi et, faisant un récit de la messe à la chapelle, écrira: «Jamais l'émotion religieuse ne m'a pénétré plus profondément<sup>25</sup>. »

Enfin «le duc de Berry la vit et l'admirâ», et Frœlicher

fut nommé «Architecte de Son Altesse Royale la Duchesse de Berry». De 1820 à 1830, il va travailler pour elle. Lorsqu'à la suite de l'assassinat du duc de Berry – le 13 février 1820 – Marie Caroline décide de faire construire, en bordure du parc de son château de Rosny-sur-Seine, un hospice avec une chapelle funéraire (fig. 3) destinée à recevoir le cœur de son époux, c'est à Frœlicher qu'elle fait appel. Cet hospice Saint-Charles, longtemps à l'abandon, ignoré de beaucoup d'historiens d'art<sup>26</sup>, vient d'être classé parmi les monuments historiques; son avenir apparaît donc désormais assuré.

La construction de l'édifice fut menée bon train, grâce à une dépense totale de plus de 600 000 F. De 1820 à 1822, on éleva l'hospice proprement dit, formant une longue façade; et de 1822 à 1824, la chapelle et les galeries couvertes qui forment liaison entre l'hospice et la chapelle tout en délimitant une vaste cour rectangulaire (fig. 4). L'ensemble, plus calme que sévère, est un témoin parfait du néo-classicisme tardif, inspiré de Palladio et de Sansovino, encore en honneur à l'époque. Avec la chapelle expiatoire de Paris dont il se rapproche à bien des égards sans que l'on puisse toutefois parler de filiation, c'est une des réalisations les plus homogènes et, croyons-nous, les plus convaincantes de l'architecture sous la Restauration.

#### *Travaux divers*

Outre l'hospice Saint-Charles, Frœlicher termina pour la duchesse de Berry les ailes du château de Rosny laissées inachevées à l'époque de Sully<sup>27</sup>. Ces travaux, réalisés en 1826, semblent avoir été modestes: Frœlicher dut se



Fig. 6 J.A. Fröelicher: Le Collège latin, Neuchâtel. Vue du nord-ouest

limiter à consolider les constructions existantes et à surélever d'un étage les parties non terminées, de façon à donner aux ailes une hauteur constante, à peu près égale à celle du corps de bâtiment principal. Le joli tableau de Corot conservé au Louvre, représentant le château en 1840 (juste avant la démolition totale de ces ailes) est assez net sur ce point (fig. 5). En 1828, il bâtit aussi, devant la façade d'honneur, un avant-corps d'un seul niveau couvert en terrasse, destiné à abriter la salle des gardes, et procéda à divers aménagements intérieurs. Enfin, il «fut chargé de l'organisation et de la direction de toutes les fêtes qui s'y donnèrent jusqu'en 1830 et où régnèrent toujours, comme l'on sait, la plus parfaite ordonnance et le goût le plus exquis».

Fröelicher fut aussi architecte des Enfants de France et c'est à ce titre qu'«il construisit à Bagatelle, en 1823, le Pavillon des Gardes de M<sup>gr</sup> le Duc de Bordeaux, sans parler d'une faisanderie, de plusieurs ponts et autres embellissements du parc». Nous n'avons pu, faute d'archives, localiser ces différents bâtiments.

Mais Fröelicher ne se contente pas de travailler pour la famille royale. En 1825, il se voit confier une importante réalisation à Neuchâtel: le Collège Latin<sup>28</sup> (fig. 6 et 7). Deux ans plus tôt, la municipalité avait communiqué le programme d'un bâtiment réunissant un collège, une bibliothèque et un cabinet d'histoire naturelle; des deux projets finalement présentés, la Commission des Travaux publics retint celui de Fröelicher «bien supérieur tant pour l'élégance du style que pour la distribution intérieure<sup>29</sup>». Le Collège Latin, dont la construction va se prolonger jusqu'en 1833 pour le gros œuvre et 1835 pour les aménagements internes a été défini comme «un édifice marquant et orné, sans surcharge ni ennui, en dépit de sa

longueur<sup>30</sup>». Il inaugurerait en Suisse la lignée des établissements d'enseignement de style monumental et devait influencer directement les lignes de plusieurs d'entre eux; il fut ainsi «en bien des points le modèle de Semper pour l'Ecole Polytechnique de Zurich<sup>31</sup>». A la même époque, Fröelicher travaille aussi en France; en 1827, il est l'auteur d'un projet de construction de préfecture pour Saint-Brieuc, approuvé par le Ministre de l'Intérieur le 10 février, puis, le mois suivant, du devis descriptif et des plans<sup>32</sup> (fig. 8). Cette préfecture a été détruite au début de 1973.

La même année 1827, il donne les plans de la cour d'Assises de Coutances; son projet rectifié sera approuvé par le Conseil des Bâtiments et le Ministre de l'Intérieur. Il l'emportait ainsi sur Van Cleemputte<sup>33</sup>, auteur des tribunaux de Saint-Lô et de Valognes<sup>34</sup>. Vers la même époque, il donne des projets pour la sous-préfecture et le Séminaire de Mantes et pour une église à Cherbourg<sup>35</sup> qui ne furent, semble-t-il, pas réalisés.

### *Paris*

A Paris, Fröelicher travaille aussi à plusieurs chantiers. L'Eglise de l'Assomption<sup>36</sup>, dont il est l'architecte de 1823 à 1831, est par lui modifiée dans plusieurs de ses chapelles. Il imagine un vaste projet d'entrepôt pour l'île des Cygnes. «Ce projet, il l'exécuta même en partie et le roi Louis-Philippe posa la première pierre de l'édifice en 1833<sup>37</sup>.»

En 1838, il construit avec son ami Grisart<sup>38</sup> les «Galeries du Commerce et de l'Industrie» au boulevard Bonne-Nouvelle<sup>39</sup> qui furent détruites par un incendie dès 1849. Plus que la façade, fortement inspirée de la Renaissance franco-italienne avec son utilisation de la baie serlienne

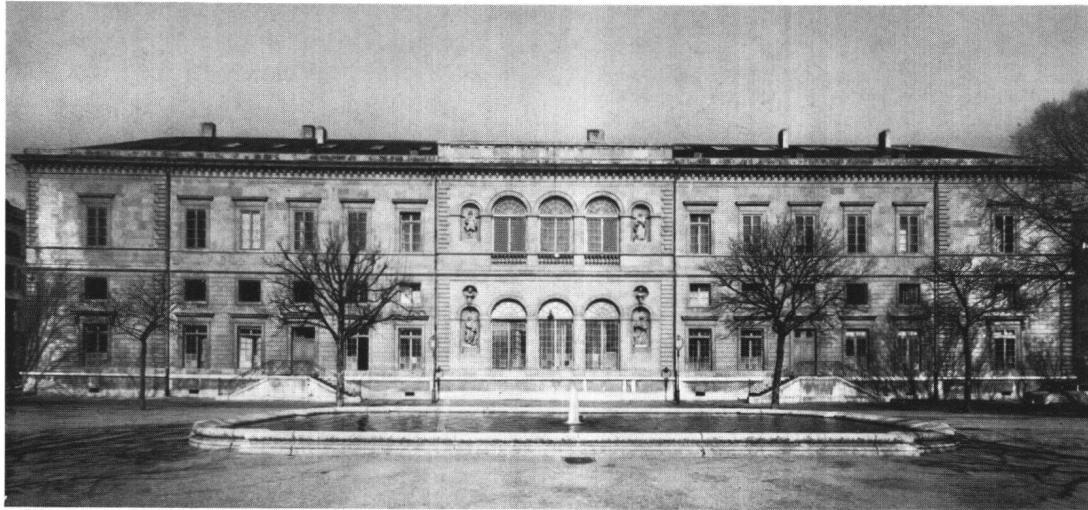


Fig. 7 J.A. Froelicher: Le Collège latin, Neuchâtel. Vue du sud

(fig. 9), c'est le traitement de l'intérieur, en fer et verre, qui mérite de retenir l'attention; il semble bien s'agir ici d'un exemple précoce de structure métallique apparente (fig. 10) qui révèle en Frœlicher un architecte sensible aux techniques de pointe.

Frœlicher «fit encore grand nombre de constructions», comme la chapelle commémorative de Picpus<sup>40</sup> et les chapelles de plusieurs communautés religieuses. Cette chapelle de Picpus<sup>41</sup> mérite une attention spéciale: construite en 1841 juste à côté du cimetière où furent inhumés les 1306 personnes décapitées place de la Nation aux mois de juin et juillet 1794, son rôle «expiatoire» bien marqué atteste la persistance d'un genre; la construction est toute simple: nef et transept voûtés d'arêtes, coupole surbaissée à la croisée et abside en cul-de-four. L'ornementation n'apparaît qu'à la façade (fig. 11) pour laquelle l'architecte a abandonné le néo-classicisme rigoureux au profit d'une solution qui renvoie au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle. Avec ses deux colonnes à chapiteaux ioniques et fûts lisses et ses encadrements à cuirs découpés;

l'œuvre, certainement moins émouvante que la chapelle de Rosny, n'est pas sans une grâce discrète, fondée sur la justesse des proportions.

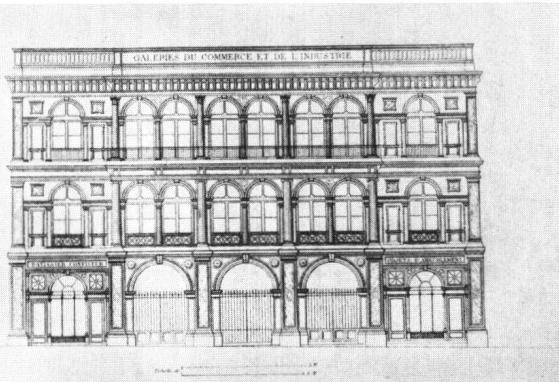


Fig. 9 J.A. Froelicher et Grisart: Façade principale des Galeries du Commerce et de l'Industrie, Paris. D'après Normand ainé, II<sup>e</sup> partie [1849]

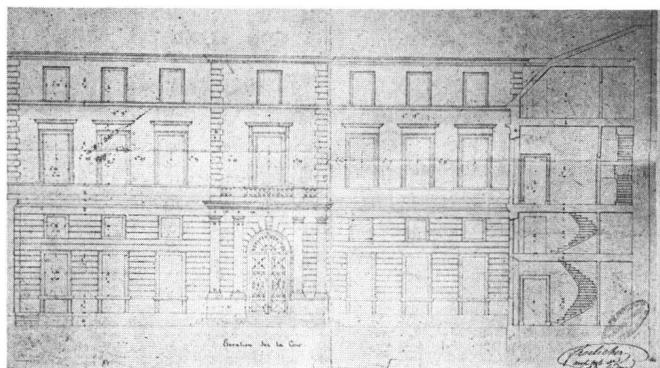


Fig. 8 J.A. Froelicher: Elévation de la préfecture de Saint-Brieuc (1827)

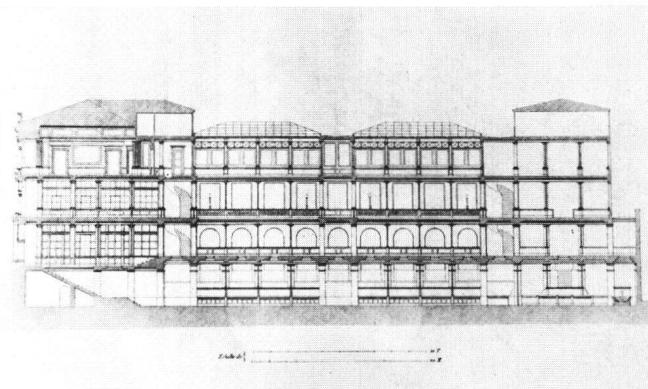


Fig. 10 J.A. Froelicher et Grisart: Coupe longitudinale des Galeries du Commerce et de l'Industrie, Paris. D'après Normand ainé, II<sup>e</sup> partie [1849]



Fig. 11 J.A. Froelicher: Façade principale de la chapelle expiatoire de Picpus, Paris

Mais Frœlicher est surtout le spécialiste de la demeure privée. A cette époque où – après les destructions de la Révolution – l'aristocratie reprend ses droits et la nouvelle bourgeoisie s'installe, la construction d'hôtels et de châteaux connaît un important essor<sup>42</sup>.

A Paris, nous dit la notice, Frœlicher construit les hôtels «de M. le duc de Montmorency, rue St-Dominique<sup>43</sup>; de M. le comte de Malezieux, rue du 29 Juillet<sup>44</sup>, du

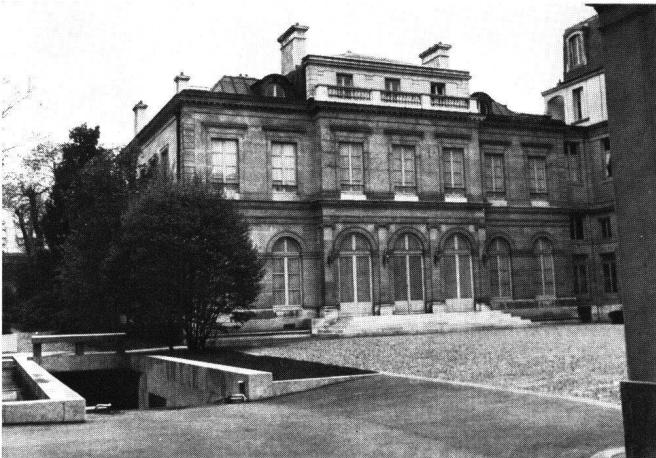


Fig. 12 J.A. Froelicher: Vue de l'hôtel dit de Comminges ou Orloff, rue St-Dominique, Paris. Construit pour le comte Raoul de Montmorency

comte de Damas, rue St-Dominique<sup>45</sup>, du comte de Lescalopier, rue Vanneau<sup>46</sup>, du comte de Lostanges, rue Vanneau<sup>47</sup>; du marquis de Clermont Monthoisson, rue Las-Cases<sup>48</sup>; du duc de Castries, rue de Varenne<sup>49</sup>; de M. Demion, rue de Grenelle St-Germain<sup>50</sup>, etc., etc...»

Par suite des nombreuses démolitions dont Paris est à nouveau le théâtre et qui touchent particulièrement l'architecture du XIX<sup>e</sup> siècle, victime de l'ignorance et des préjugés, plusieurs de ces hôtels construits par Frœlicher ont déjà disparu ou sont difficiles à localiser.

Le seul hôtel qui puisse aujourd'hui lui être attribué en toute certitude est celui du comte Raoul – ensuite duc – de Montmorency, désigné habituellement sous le nom d'hôtel de Comminges ou d'hôtel Orloff et occupé actuellement par le Crédit National (fig.12). Les plans (fig.13), coupe et élévation (fig.14), de cet hôtel qui était alors le 111 de l'ancienne rue St-Dominique/St-Germain, et qui est aujourd'hui au 45 de la rue St-Dominique<sup>51</sup> sont reproduits dans le tome I du recueil «Paris moderne» de Normand ainé<sup>52</sup> avec l'indication «Frœlicher architecte 1829». Ce très bel hôtel, cité dans tous les guides ou dictionnaires des rues de Paris et daté de

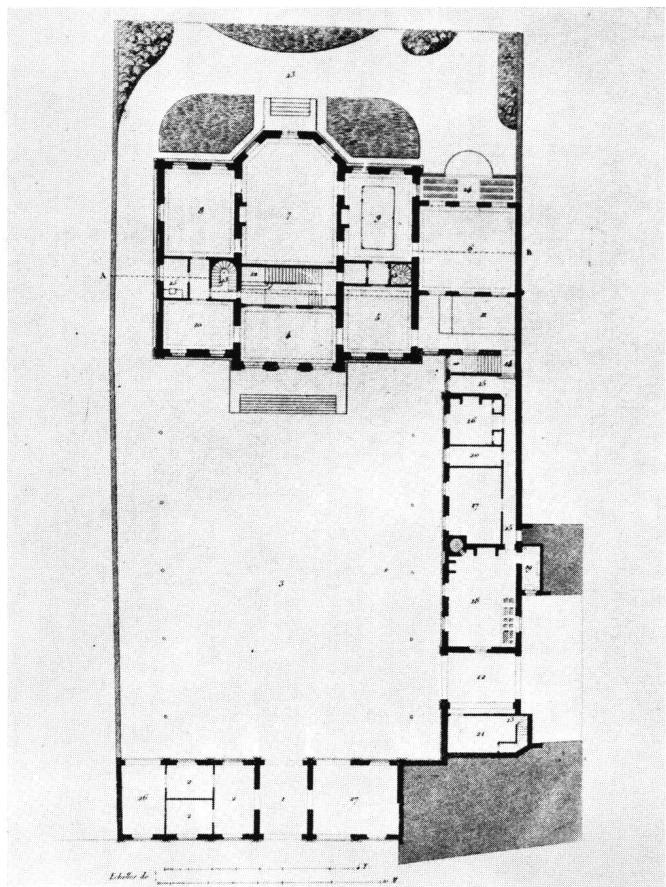


Fig. 13 J.A. Froelicher: Elévation de l'hôtel dit de Comminges ou Orloff, rue St-Dominique, Paris. Construit pour le comte Raoul de Montmorency. D'après Normand ainé, 1<sup>e</sup> partie [1843]

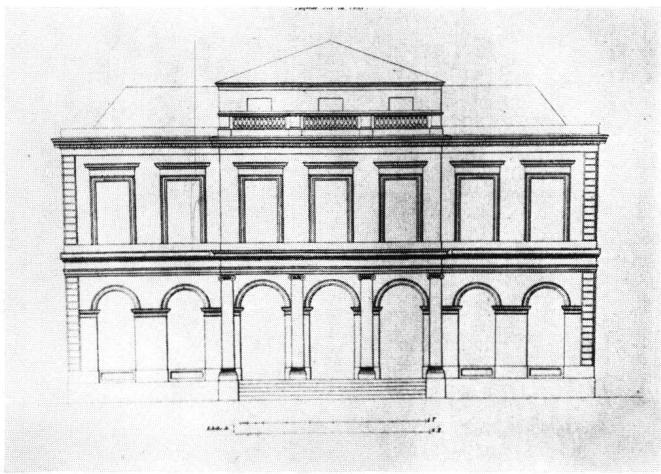


Fig. 14 J.A. Froelicher: Plan de l'hôtel dit de Comminges ou Orloff, rue St-Dominique, Paris, façade sur la cour. Construit pour le comte Raoul de Montmorency. D'après Normand aîné, I<sup>re</sup> partie [1843]



Fig. 15 J.A. Froelicher: Vue de l'hôtel construit pour le comte de Clermont-Monthoisson, rue Las Cases, Paris

1728 (!)<sup>53</sup> est encore du plus pur style Louis XVI. Il démontre qu'à l'époque où la mode néo-gothique se développe, la formule néo-classique reste la «valeur sûre». Frœlicher, traditionnaliste? Peut-être; mais il dut certainement faire de larges concessions aux goûts de ses commanditaires.

L'hôtel du 9, rue Las-Cases (fig. 15), bâti en 1828 pour le comte de Clermont-Monthoisson, et celui du 20, rue Vanneau (fig. 16) (pour le comte de Lescalopier), peuvent aussi être attribués avec quasi-certitude à Frœlicher. Ces deux bâtiments ne sont d'ailleurs pas sans présenter des similitudes frappantes, dans l'emploi du triplet de baies cintrées<sup>54</sup> ou du pilastre plat d'ordre toscan<sup>55</sup> leurs façades simples, à peine décorées, témoignent d'un sens de la mesure et de l'équilibre qui doivent encore beaucoup à l'architecture du siècle précédent.

Plus curieux et au contraire bien chargé semble avoir été le petit pavillon que Frœlicher se construisit en 1829 dans le jardin de sa propriété de la rue de Grenelle<sup>56</sup>, et dont le souvenir nous est conservé par le recueil de Thiollet<sup>57</sup> (fig. 17). Avec ses bas-reliefs de plâtre «moulés sur l'antique» et sa vive polychromie, ce bâtiment méritait bien l'épithète de «pittoresque» qui lui est donné dans cette publication. Les autres bâtiments de la propriété Frœlicher, quoique plus simples, combinaient aussi l'utilisation des «pans de bois» et de la brique<sup>58</sup>. Il est remarquable que, dès cette époque, Frœlicher n'ait pas hésité à rejeter complètement le recours aux ordres antiques et à utiliser, pour une demeure parisienne, des matériaux de construction propres à l'architecture rurale traditionnelle. On voit donc que, dans les mêmes années, il pouvait diversifier totalement son style et sa technique.

### *Les châteaux*

Mais Frœlicher, nous l'avons dit, se fit surtout une réputation comme architecte de châteaux. «Ce fut lui qui construisit: Au duc d'Uzès, celui de Bonnelles; au marquis de Flamarens, celui de Fourges; au comte Alfred de Guébriant, celui de la Ville-Neuve; au comte Armel de Rougé, celui de Saint-Symphorien; il en bâtit un pour le comte de la Villemarqué, pour M. le marquis de Chavagnac, pour M. le duc de Salviati, pour M. de Vatimesnil, M. Guynemer, M. le comte de Vergennes, M. de la Brunière, etc., etc...»

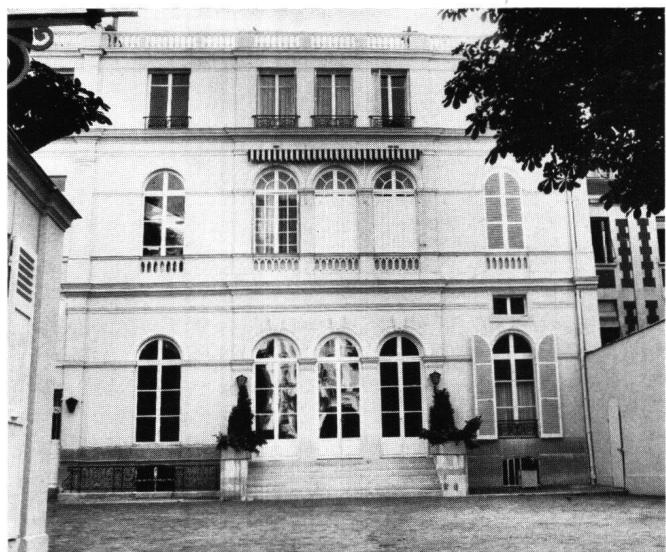


Fig. 16 J.A. Froelicher: Vue de l'hôtel construit pour le comte de Lescalopier, rue Vaneau, Paris

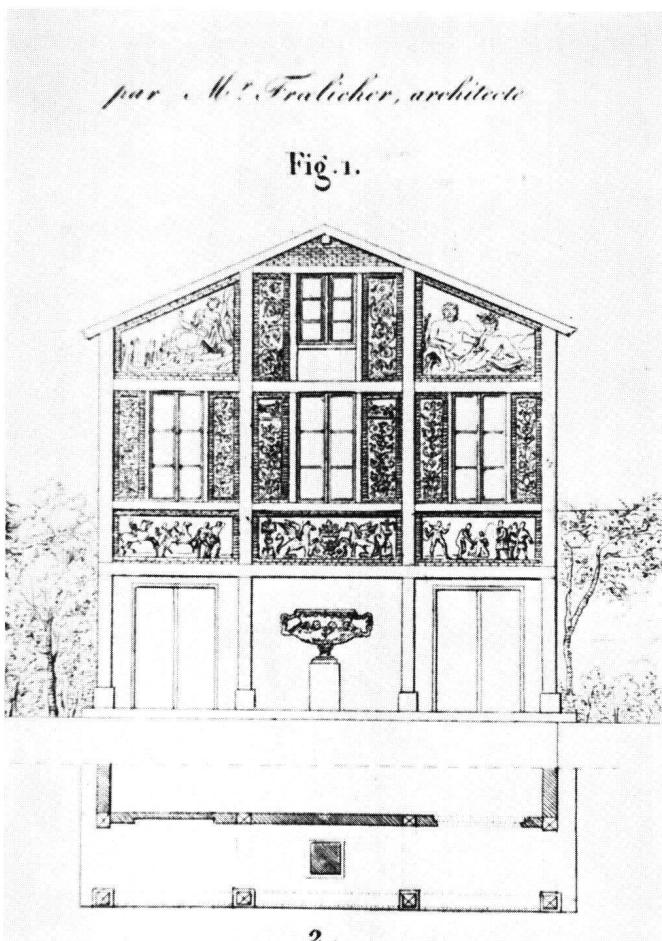


Fig. 17 J.A. Frölicher: Coupe de la maison de l'artiste, rue de Grenelle, Paris. D'après Thiollet [1838]

Sur ces douze châteaux cités par la notice nécrologique de Frölicher, quatre lui reviennent avec certitude (La Brunetièr<sup>59</sup> – en partie – vers 1840; Bonnelles<sup>60</sup> et Kernevez<sup>61</sup> – autrefois La Ville-Neuve – de 1849; Keransker<sup>62</sup>, au comte de la Villemarqué, de 1850); cinq lui reviennent vraisemblablement, soit en totalité (Kerdaniel<sup>63</sup>, vers 1850; Chailland<sup>64</sup> au marquis de Chavagnac, vers 1857; Fourges<sup>65</sup> et Vatimesnil<sup>66</sup>, de date indéterminée) soit en partie (Le Thuit<sup>67</sup> – corps central – pour M. Guynemer); et trois lui semblent étrangers (St-Symphorien<sup>68</sup>) ou ne sont pas documentés (châteaux du duc de Salviati<sup>69</sup>, du comte de Vergennes<sup>70</sup>).

La Brunetièr, dans sa partie centrale seule élevée par Frölicher, est une construction très simple en brique et pierre sans originalité (fig. 18); toute prétention est également absente de Keransker, presque une grande villa.

Beaucoup plus intéressant est Bonnelles (fig. 19), bâti en 1849 pour le duc Géraud d'Uzès et que la duchesse, à la génération suivante, rendit célèbre par ses chasses. Relativement modeste, cette construction de style plus ou moins Louis XIII « où la pierre, la meulière et la brique se mêlent harmonieusement<sup>71</sup> » n'en fut pas moins consi-

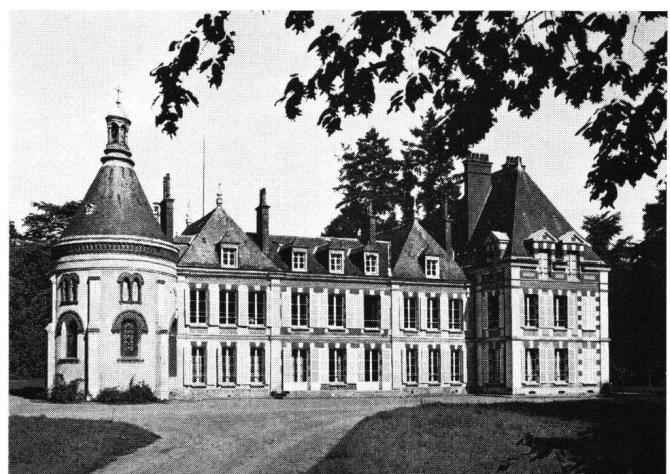


Fig. 18 J.A. Frölicher: Vue du château de la Brunetièr (Eure-et-Loire)

dérée comme « une des plus riches demeures modernes<sup>72</sup> ». Tout y était prévu pour les grandes réceptions de chasse: le grand salon à triple exposition, de 25 × 8 m et 6 m de haut, et surtout l'immense salle à manger<sup>73</sup> formant pavillon séparé, reliée au château par une serre-galerie abritant un jardin d'hiver (fig. 20).

Bien caractéristiques aussi des châteaux du XIX<sup>e</sup> siècle nous apparaissent Kernevez et Kerdaniel, bâtis pour la famille de Guébriant; ces deux imposantes constructions ne sont pas aussi différentes qu'il semble au premier abord. Kerdaniel (fig. 21) doit son originalité à ses grosses tours d'angle, de section ronde, qui lui donnent, de loin, une silhouette Renaissance<sup>74</sup>; pour le reste, c'est une simple construction de brique et de pierre, beaucoup moins ornée que ce qu'avait d'abord prévu l'architecte<sup>75</sup>. Kervénez (fig. 22) plus grand encore, a été lui aussi simplifié par rapport aux plans; la brique y a été rejetée, et supprimées les balustrades de fer forgé et les girouettes. Tel qu'il a été finalement construit, Kervénez, avec son simple appareil, son avant-corps à pans coupés, ses hauts combles garnis d'importantes lucarnes, s'inscrit parfaitement dans la tradition du château français du début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Frölicher se contenta aussi bien souvent d'un rôle plus modeste que celui de maître d'œuvre: « Il restaura et accrut de dépendances considérables les châteaux de M. le baron de Rothschild, à Suresnes<sup>76</sup>, à Ferrière<sup>77</sup>, à Puteaux<sup>78</sup>, à Boulogne<sup>79</sup>; de M. le duc de Montmorency, à Courtalain<sup>80</sup>; de M. le comte de Malezieux, à la Belle-Fontaine<sup>81</sup>, de M. le marquis d'Harcourt à St-Eusoge<sup>82</sup>, le château de Cany de M<sup>me</sup> la duchesse de Beaumont<sup>83</sup>; le château de Maffliers, du duc de Périgord<sup>84</sup>; ... du marquis de Vibray à Cheverny<sup>85</sup>, etc.<sup>86</sup>.

Il est aujourd'hui fort difficile par suite de la disparition des archives consécutives aux deux guerres mondiales et du mépris systématique dans lequel sont tombées les restaurations du XIX<sup>e</sup> siècle, de déterminer ce qui, dans le cas

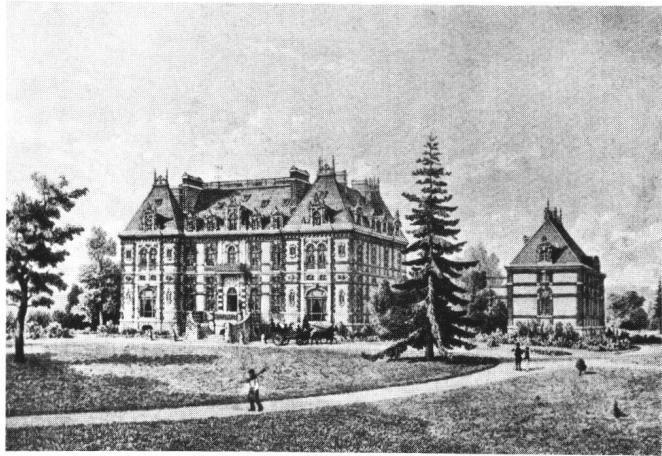


Fig. 19 J.A. Froelicher et Parent: Façade d'entrée du château de Bonnelles (Yvelines)

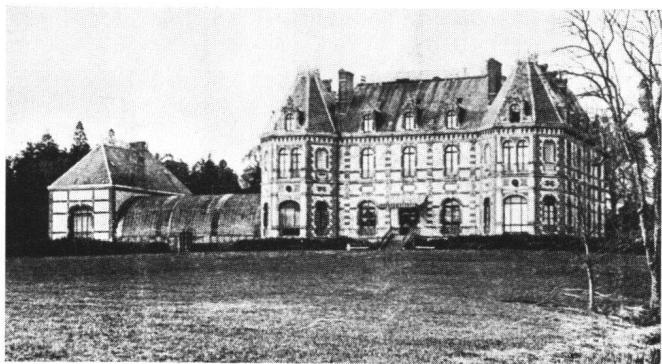


Fig. 20 J.A. Froelicher et Parent: Façade sur le parc du château de Bonnelles (Yvelines)

de chacun de ces châteaux, revient à Froelicher: les propriétaires bien souvent ne savent plus et parfois ne veulent pas savoir.

Devant l'ampleur de la liste donnée par la notice nécrologique de Frœlicher, on est tenté de se demander si «l'ami» qui la rédigea n'a pas embellî les choses... En fait les «dépendances considérables» furent sans doute parfois modestes. Il ne faudrait pas en conclure pour autant qu'elles étaient sans beauté ou sans mérite. Un exemple, ici, suffira. Pour le baron de Rothschild, à Boulogne, Frœlicher construisit une serre d'une technique alors nouvelle, combinant l'emploi de la poterie et du fer. L'ensemble fut jugé «habilement conçu et sous le rapport de l'art et sous celui du service» par l'architecte Eck, auteur d'un traité sur ce nouveau procédé de construction<sup>87</sup>.

Froelicher fit enfin un grand nombre de travaux de moindre importance; on le voit «chargé de plans à reproduire pour le dépôt de la guerre»; en 1828–1829, il copie aussi des plans, pour le compte de la famille du duc de Béthune-Charost<sup>88</sup>; en 1860, il exécute une suite de dessins et aquarelles<sup>89</sup> d'après les boiseries du château de Bercy, pour le compte du marquis de Nicolaï; «il s'agis-

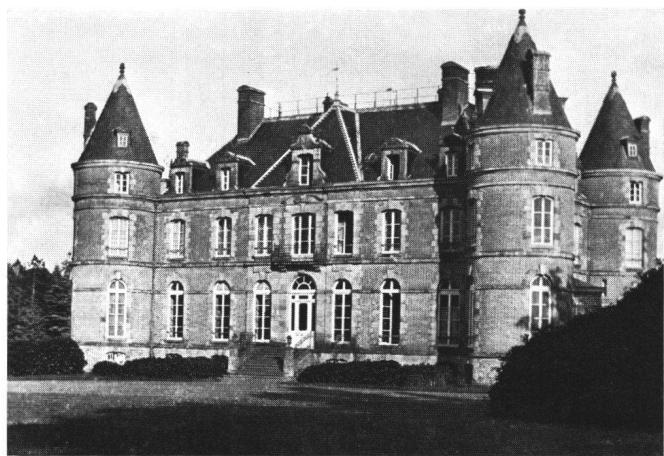


Fig. 21 J.A. Froelicher: Vue du château de Kerdaniel (Côtes du Nord)



Fig. 22 J.A. Froelicher: Vue du château de Kernévez (Finistère)

sait, avant la dispersion des œuvres d'art, avant la démolition du monument et le lotissement du parc, d'en garder le souvenir par l'image...<sup>90</sup>». «Et je passe sous silence (ajoute l'auteur de la notice) mille projets de châteaux, de chapelles, de tombeaux, d'orangeries, faisanderies, chalets et vacheries suisses, qui lui furent demandés et ne furent pas tous exécutés.»

La notice cite pour finir les «nobles clients» de Frœlicher qu'il n'avait pas eu encore l'occasion de mentionner. Dans cette liste de soixante-dix noms (!), les Levis Mirepoix côtoient les Talleyrand et les Noailles, les Montesquiou et les Polignac... Frœlicher avait manifestement les membres de la plus haute aristocratie pour clients.

Froelicher est l'auteur d'un chef-d'œuvre: l'Hospice Saint-Charles de Rosny-sur-Seine; quand bien même serait-ce là son unique chef-d'œuvre, il lui mériterait à coup sûr d'être moins ignoré. Comment donc ne pas s'étonner d'un aussi rapide, d'un aussi total retournement de l'opinion à son égard? Il y a, bien sûr, ces «restaurations» tant décriées des historiens, des critiques, des auteurs de guides touristiques. On oublie trop volontiers



Fig. 23 J.A. Frœlicher: Vue de l'hôtel construit pour M. Demion, rue de Grenelle, Paris (cf. note 50)

qu'agrandissements et rénovations étaient le plus souvent voulues par le propriétaire. Il s'agissait d'abord de rendre habitables des demeures qui l'étaient peu. Et l'on oublie aussi qu'à l'époque où Frœlicher plaque un avant-corps sur la façade du château de Rosny (1828) la notion du «monument historique» n'existe pas encore; en opérant des restaurations un peu radicales à Cany ou à Cheverny, les Frœlicher, les Parent et leurs semblables agissaient tout de même plus discrètement que leurs prédecesseurs du Grand Siècle comblant les fossés, rasant les tours ou perçant de larges fenêtres dans les courtines désormais vaines des châteaux du Moyen Age. Et puis, est-on sûr d'être tou-



Fig. 24 J.A. Frœlicher: Vue du château de la Forge à Chailland (cf. note 64)

jours plus respectueux qu'ils ne le furent? Lorsqu'on voit, à Bonnelles, démolir la «grande galerie» de fer et verre et la remplacer par une bâtie préfabriquée sans nul accord ni harmonie, il faut bien s'interroger: c'est là, et non à Chambord ou à Vaux-le-Vicomte que se sont déroulées nombre des plus fameuses fêtes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle. Bonnelles, après Ferrières, mais avec Boisboudran, Grosbois et quelques autres illustres demeures, fut bien l'un des centres de la vie mondaine à la Belle Epoque.

N'était-ce donc là qu'un simple pastiche? N'y avait-il pas une certaine adéquation de l'architecture et de la fonction? N'est-ce pas là une des expressions authentiques – et nullement négligeables – du XIX<sup>e</sup> siècle? Inspiré du XVII<sup>e</sup> siècle, manque-t-il pour autant d'harmonie dans les proportions, de trouvailles dans le détail?

Tels qu'ils nous sont parvenus, les châteaux du XIX<sup>e</sup> siècle sont les témoins de l'époque qui a le plus passionnément aimé les châteaux; la prétention ou la démesure que nous leur prêtons ne sont souvent que l'effet de nos préjugés: ils furent créés pour une certaine vie mondaine et c'est parce que trop d'entre eux sont morts qu'ils nous paraissent laids.

Frœlicher n'a pas été oublié sans raison; avec les Parent, les Sanson, Destailleurs, Hodé, Guette, Joly-Leterme et tant d'autres<sup>91</sup> il est de ceux que le XX<sup>e</sup> siècle a rayé de sa mémoire «pour cause d'erreur». Il faudra bien, un jour, réviser leur procès.

Nous adressons nos plus vifs remerciements aux personnes qui nous ont aidé à réunir une partie des informations contenues dans cette étude ou qui ont fait bénéficier de leurs conseils: Mlle Monique Mosser, MM. Michel Gallet, Alain Gruber, le Pr J. Thuillier; MM. les Directeurs des Archives départementales du Cher, des Côtes-du-Nord, de l'Eure, de l'Eure-et-Loir, du Loir-et-Cher, de la Manche, de la Nièvre; et des Archives municipales de Coutances.

Aux nombreux propriétaires des hôtels ou châteaux construits par Frœlicher ou à lui attribués et qui ont fait pour nous des recherches dans leurs archives.

Nous pensons tout particulièrement à M. Louis Frœlicher (†) qui avait mis si aimablement à notre disposition la notice qui est à la base de cet article et d'autres documents relatifs à son bisaïeu. Que Madame L. Frœlicher reçoive ici le témoignage de la gratitude que nous lui devons.

#### NOTES

<sup>1</sup> E. BELLIER DE LA CHAVIGNERIE et L. AUVRAY, *Dictionnaire Général des Artistes de l'Ecole Française depuis l'origine des arts du dessin jusqu'à nos jours*. Paris 1882. Ce dictionnaire consacre toutefois une courte notice à l'architecte Charles-Marie-Auguste Frœlicher et mentionne qu'il est l'élève de M. J. A. Frœlicher, son père.

<sup>2</sup> Société Impériale et centrale des architectes, Bulletin trimestriel, juillet 1866, p. 376.

<sup>3</sup> Revue de l'Architecture et des Travaux Publics, tome XXIV (1866), p. 235.

<sup>4</sup> E. DELAIRE, D. DE PENANRUM, ROUX, etc. *Les architectes élèves*

- de l'Ecole des Beaux-Arts*, 1793–1907, 2<sup>e</sup> édition, Paris 1907, p. 265. Seule la 2<sup>e</sup> édition comprend une liste pour les années 1793–1819.
- <sup>5</sup> Cette notice avait été déposée aux archives de la Société centrale des architectes (aujourd'hui Académie d'Architecture), cf. art. cité, note 2.
- <sup>6</sup> Cf. notice citée, note 8.
- <sup>7</sup> Une notice généalogique sur les Frö[h]licher de Soleure, écrite par le père capucin Protasius Wirz est conservée à la chancellerie des bourgeois de Soleure (manuscrit). Des extraits nous en ont été communiqués par le Dr Conrad Glutz de Blotzheim, conservateur de l'*Historisches Museum* de Soleure. D'après cette notice, Josef-Anton est fils de Martin Frölicher (1<sup>er</sup> juillet 1765/5 juin 1820) et d'Anna-Maria Affolter (26 février 1758/3 mai 1835) qui se sont mariés le 16 janvier 1790. L'aïeul le plus ancien de la lignée est Jean, de Langendorf, près Soleure, reçu bourgeois en 1508. Il s'agit de bourgeoisie commerçante: le grand-père de Josef-Anton, Urs Karl, exerce la profession de boucher. D'après Amiet, cependant notre architecte aurait compté parmi ses ancêtres, Peter Josef Frölicher, menuisier et entrepreneur (cf. J. AMIET, *Gaetan Mathieu Pisoni*, Berne 1865, pp. 12 et 38, note 97). Cette affirmation est rapportée par C. BRUN, *Schweizerisches Künstler-Lexicon*, I, Frauenfeld 1905, p. 512 (notice P.J. Frölicher).
- <sup>8</sup> Cf. notice sur Frölicher adressée «à MM. les architectes de la Société centrale» et signée «un ami» (appartenant à Mme Louis Frölicher). Sauf mention contraire en note, toutes les citations du présent article sont extraites de cette notice.
- <sup>9</sup> Cf. op. cit., note 2.
- <sup>10</sup> Ecole Nationale des Beaux-Arts, Archives de l'Administration, Registre d'enregistrement des élèves 1801–1836. Frölicher est alors domicilié 72, rue de Grenelle-Saint-Germain.
- <sup>11</sup> Cf. op. cit., supra, note 4.
- <sup>12</sup> La notice Frölicher (op. cit., note 8) mentionne au contraire qu'«à l'Ecole, où ses succès dans plusieurs concours le firent distinguer...». Nous n'avons pu trouver mention de ceux-ci dans les archives de l'Institut de France (Académie des Beaux-Arts) dont dépendait alors l'Ecole.
- <sup>13</sup> Ici encore la notice Frölicher (op. cit., note 8) est trop généreuse; elle cite Louis Caron comme «1<sup>er</sup> Grand Prix de Rome», ce qui est une erreur. Louis Caron aurait vécu de 1753–1832 (cf. papiers Frölicher); il semble donc difficile de l'identifier avec l'architecte Caron, auteur du Marché de la Culture Sainte Catherine, de 1783 (cf. LANCE, op. cit., note 2). Ce Caron aurait en effet commencé de travailler «environ vingt ans» plus tôt (soit vers 1763–1765) (cf. Archives de l'Académie d'Architecture, B. 21, notices Caron, document 2).
- <sup>14</sup> Les archives de l'Etat civil de la Seine (reconstituées) donnent: Anne-Marie-Elisabeth (1821–1865, sans alliance), Marie-Caroline-Louise (1822–1835), Charles-Henri-Marie (1825–1895, ép. 1843 P.-L. Battu), Marie-Eugénie-Caroline (née en 1828, ép. 1849 J.A. de Prémontville), Louise-Marie (née en 1831, ép. 1853 F.C. Parent) et Charles-Marie-Arthur (1836–1904, ép. 1859 A.L.A. Gaudry).
- <sup>15</sup> Ce Clément Parent (né en 1823) appartenait à une véritable dynastie d'architectes. Lui et son frère Aubert (né en 1819) restaurent une grande partie des châteaux de la haute aristocratie, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Esclimont, Montigny, Wideville, Cheverny, Entrain/Nohain se virent par eux fortement «remis à neuf» (cf. op. cit., note 4; vol. II, pp. 201–202).
- <sup>16</sup> Cf. plusieurs lettres émanant du «Service de l'Empereur, Maison de l'Impératrice», et portant le cachet du Palais des Tuilleries ou de celui de St-Cloud (appartenant à Mme Louis Frölicher).
- <sup>17</sup> «Salon 1869. Projet du château à Cercanceaux (modèle en relief exécuté par M. Nainer.» Cf. op. cit., note 4, vol. I, p. 593.
- <sup>18</sup> Son décès fut attesté par M. Eugène Bühler, architecte âgé de 43 ans et vraisemblablement suisse d'origine.
- <sup>19</sup> La présence de Frölicher sur ce chantier est prouvée: un billet d'entrée pour le «reposeoir de la Madeleine», signé par lui est conservé à la Bibliothèque nationale, cabinet des Estampes (*Topographie de Paris*, La Madeleine).
- <sup>20</sup> «Au commencement de 1812, l'Empereur Napoléon I<sup>er</sup> et l'Impératrice Marie-Louise vinrent examiner les travaux. Le jeune Frölicher, en l'absence de ses chefs, conduisit les illustres visiteurs et leur donna des explications et détails qui parurent leur plaire; et c'est alors que Napoléon, apprenant que leur Cicéron était suisse: «Je vous félicite, Jeune Homme, lui dit-il avec bonté, d'appartenir à cette nation; les Suisses sont des modèles de fidélité et de bravoure.»
- <sup>21</sup> 21, faubourg de l'Hôpital; aujourd'hui banque privée. Le comte Frédéric de Pourtalès, aide de camp du prince Berthier puis écuyer de l'impératrice Joséphine, avait épousé Marie-Louise de Castellane, ancienne dame d'honneur de Joséphine.
- <sup>22</sup> J. COURVOISIER, *Les Monuments d'art et d'histoire du canton de Neuchâtel*, Bâle 1955, vol. 1, pp. 349–350. L'auteur reprend l'opinion avancée par QUARTIER-LA-TENTE, *le Canton de Neuchâtel*, 1<sup>re</sup> série (1897–1898), vol. 1, pp. 204–206 et 356–357.
- <sup>23</sup> Une pièce de comptabilité en date du 3 juin 1819, conservée dans le chartrier du château, constate que les dépenses pour l'agrandissement et la restauration complète se sont élevées à 21 740 F. Cf. E. ROUSSE, *La Roche-Guyon, Châtelainie, château et bourg*, Paris 1892.
- <sup>24</sup> Les commentaires qui suivent le poème doivent être considérés comme assez fantaisistes: «Le principal ornement du château était une chapelle creusée dans le roc, véritable catacombe affectant, dans les circonvolutions caverneuses de la montagne, la forme des nefs, du choeur, des piliers, des jubés d'une cathédrale.» Cf. A. DE LAMARTINE, *Méditations Poétiques* (avec commentaires), Œuvres Complètes, Paris 1860, vol. I; 32<sup>e</sup> méditation «La Semaine Sainte à la Roche-Guyon».
- <sup>25</sup> Cf. P. MIQUEL, *Hugo tourist*, Paris 1958, pp. 129 et suiv.
- <sup>26</sup> Les sources imprimées concernant l'hospice St-Charles de Rosny-sur-Seine se réduisent à: ABBÉ H. THOMAS, *Rosny-sur-Seine où est né Sully*, Paris 1889, pp. 177–181 (il ne s'agit pas d'un ouvrage d'histoire de l'art); J. ROBIQUET, *l'Art et le Goût sous la Restauration*, Paris 1928, pp. 69–71 et L. HAUTECŒUR, *Histoire de l'architecture classique en France*, tome VI: La Restoration et le Gouvernement de Juillet, Paris 1955, p. 11. Nous renvoyons, pour plus de détails, à notre mémoire de maîtrise d'histoire de l'art: F. MACÉ DE LÉPINAY, *Les monuments élevés à la mémoire du duc de Berry*, 1820–1830, Université de Paris IV, juin 1972 (un exemplaire en est déposé à la Bibliothèque Doucet).
- <sup>27</sup> Nul doute que ces ailes étaient très avancées lorsque Sully, comme le veut la tradition, en fit interrompre la construction en signe de deuil après l'assassinat d'Henri IV. Comme nous l'a aimablement signalé Mlle A.-M. Lecoq, ces ailes sont en effet bien visibles sur des fresques du XVII<sup>e</sup> siècle au château de Villebon et au château de Sully-sur-Loire; et nous les retrouvons pratiquement identiques sur une lithographie de 1823, due à la duchesse de Berry elle-même (B.N. Estampes, *Topographie Yvelines*, Rosny-sur-Seine).
- <sup>28</sup> Neuchâtel, entre le quai Osterwald et la place dite du Boulingrin. Tous les plans de l'édifice, signés par Frölicher, sont conservés aux Archives des Travaux publics de la ville de Neuchâtel.
- <sup>29</sup> Cf. J. COURVOISIER, *Les Monuments d'art et d'histoire du canton de Neuchâtel*, tome 1, Bâle 1955, p. 194. L'auteur donne de la page 194 à la page 200 une excellente notice historique et descriptive du Collège Latin, à laquelle nous renvoyons.

- <sup>30</sup> Cf. op. cit., supra p. 425.
- <sup>31</sup> Cf. B. CARL, *Klassizismus 1770–1860*, Zurich 1963, en légende de la planche 44. Voir aussi texte pp. 69–70.
- <sup>32</sup> Les archives départementales des Côtes-du-Nord possèdent de l'ancienne préfecture de nombreux plans, photographies et cartes postales.
- <sup>33</sup> «... le projet présenté par M. Van Cleemputte ne remplissant nullement la description du vote du Conseil Général, j'en ai fait rédiger un autre par M. Frélicher, architecte de S.A.R. Madame la Duchesse de Berry. Les plans et devis ont ensuite été (...) soumis à l'examen d'une commission (...) le projet rectifié par M. Frélicher (...) a été approuvé (...), etc. » Lettre du Préfet de la Manche au Sous-Préfet de Coutances, 29 octobre 1829. Archives municipales de Coutances, carton 114, cote 2.
- <sup>34</sup> Cf. HAUTECŒUR, op. cit., p. 112, note 3.
- <sup>35</sup> Il ne peut s'agir que de l'église Notre-Dame-du-Roule, élevée en 1832 sur les plans de M. Robert, ingénieur de la marine.
- <sup>36</sup> Vraisemblablement l'église de la rue St-Honoré (Paris 1<sup>e</sup>), l'église de l'Assomption de la rue du même nom (16<sup>e</sup> arrondissement) ne datant que des années 1894–1895; reste la possibilité d'une première église sur ce dernier emplacement, non mentionnée dans les «guides».
- <sup>37</sup> Il doit s'agir du Dépôt des Marbres du Gouvernement, situé dans la partie de l'île des Cygnes rattachée au quartier du Gros-Caillou, quai Branly, à l'emplacement occupé plus tard par le Garde-Meuble et par le Ministère des Affaires Économiques depuis 1949.
- <sup>38</sup> Jean-Louis Victor Grisart, né en 1792, 2<sup>e</sup> Grand Prix de Rome en 1823, architecte chargé du Palais de Compiègne et auteur d'une grande partie de la galerie des Panoramas.
- <sup>39</sup> Elles étaient situées sur le côté N. du boulevard Bonne-Nouvelle entre l'impasse Bonne-Nouvelle et la rue de Mazagran. Sur ces galeries, voir: H.R. HITCHCOCK, *Architecture 19th and 20th centuries*, Penguin Books 1958, pp. 48 et 120; et J.-F. GEIST, *Passagen, ein Bau typ des 19. Jahrhunderts*, München 1969, p. 80 (19).
- <sup>40</sup> 35, rue de Picpus, Paris 2<sup>e</sup>; louée aux Dames des Sacrés-Cœurs.
- <sup>41</sup> Le seul ouvrage important qui soit consacré à Picpus est celui de G. LENÔTRE, *Le jardin de Picpus*, Paris 1928; mais il s'agit d'un récit historique qui laisse tout à fait de côté l'étude des bâtiments.
- <sup>42</sup> Pour l'architecture civile à cette époque, voir R. PLOUIN: *La demeure française au XIX<sup>e</sup> siècle*, «Les Monuments historiques de la France», 1974, n° 1, pp. 28–44.
- <sup>43</sup> En 1837, le duc de Montmorency habitait 111, rue Saint-Dominique/St-Germain, qui devint le 119 lors du nouveau numérotage des années 1847–1851 (cf. *Almanach-Bottin du Commerce de Paris*, Paris 1851, reproduit in J. PRONTEAU, *Les numérotages des maisons de Paris du XV<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris 1966). Le 119 devint à son tour le 45 lors de l'incorporation de toute la première partie de la rue dans le nouveau boulevard St-Germain. Le n° 45 est aujourd'hui occupé par le Crédit National.
- <sup>44</sup> Non localisé. Sans doute le n° 6.
- <sup>45</sup> Non localisé.
- <sup>46</sup> 20, rue Vanneau; cf. MARQUIS DE ROCHEGODE, *Promenades dans toutes les rues de Paris, 7<sup>e</sup> arrondissement*, Paris 1910, p. 77.
- <sup>47</sup> En 1843, le comte de Lostanges habitait 10, rue Vanneau (cf. «*Les premières adresses et les descriptions permanentes pour les Salons des familles*, Paris 1843»), ce qui correspond au n° 18 actuel. Cet hôtel, dit de Madre, fut démolé vers 1930. Cf. op. cit., note 43.
- <sup>48</sup> 9, rue Las-Cases; le comte de Clermont-Monthois y habitait en 1843 (même source que ci-dessus).
- <sup>49</sup> En 1862, le duc de Castries habitait 7, rue de Varenne (cf. DIDOT, BOTTIN). Là s'élevait un hôtel qui disparut lors du percement du boulevard Raspail, vers 1895 (cf. G. LEJEUNE, *Nomenclature des hôtels du 7<sup>e</sup> avec un plan de la rue de Varenne*, Bulletin de la Société d'Histoire et d'Architecture du 7<sup>e</sup> Arrondissement de Paris, n° 2, décembre 1906).
- <sup>50</sup> En 1862, M. Demion habitait 132, rue de Grenelle. Son petit hôtel existe toujours à l'angle de la rue de Martignac. L'entrée sur la rue de Grenelle est aujourd'hui transformée en fenêtre. Il semble bien être l'œuvre de Frélicher (fig. 23).
- <sup>51</sup> Cf. ci-dessus note 43.
- <sup>52</sup> NORMAND ainé, *Paris moderne ou choix de maisons construites dans les nouveaux quartiers de la capitale et dans ses environs. 1<sup>e</sup> partie*, Paris 1843, pl. 153, 154 et 155.
- <sup>53</sup> Cf. J. HILLAIRET, *Connaissance du Vieux-Paris*, Paris 1957, t. 2, la rive gauche et les îles, p. 259.
- <sup>54</sup> Déjà employé à l'avant-corps de l'hôtel Pourtalès-Castellane de Neuchâtel et à celui du Collège Latin de la même ville.
- <sup>55</sup> Utilisé systématiquement pour l'hôtel du 20, rue Vanneau, il est employé au 2<sup>e</sup> étage de l'hôtel de la rue de Las-Cases.
- <sup>56</sup> Cette vaste propriété autrefois 36, rue de Grenelle-Gros-Caillou devenu 184, puis 180, rue de Grenelle, s'étendait en profondeur. Les fils de Frélicher et l'une de ses filles (Mme de Prémonville) y habitérent avec leur famille jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Démolie.
- <sup>57</sup> Il y est ainsi décrit: «Façade en bois, brique et sculpture, dans le jardin de M. Frélicher, architecte, rue St-Dominique (sic) n° 36 au Gros-Caillou. Un bâti de charpente en sapin travaillé, formant porche au rez-de-chaussée. Au premier, ainsi qu'au second étage, l'intervalle qui se trouve entre les pièces de bois a été rempli par des bas-reliefs en plâtre moulé sur l'antique. Les figures sont du temple de Minerve à Athènes; les griffons, vases, candélabres... sont tirés des monuments de Rome...; d'autres sont pris d'après des monuments de la Renaissance...; (chaque bas-relief) est placé dans un mur de brique formant encadrement de quatre pouces autour des sculptures; le bois est de couleur jaunâtre, la brique rouge foncé, les sculptures blanches, et ces oppositions produisent un effet pittoresque.» THIOLLET, *Choix de maisons, édifices et monuments publics de Paris et de ses environs*, Troisième volume..., etc., Paris 1838, pl. 77 et p. 32.
- <sup>58</sup> Ils nous sont connus par deux cartes postales anciennes conservées par Mme Louis Frélicher.
- <sup>59</sup> La Brunetièvre, commune d'Arrou, département d'Eure-et-Loir. La partie centrale du château fut construite vers 1840 (et en tout cas avant 1844) par «Frélicher» (sic). Cf. Souvenirs manuscrits de M. de la Brunetièvre (1844–1904) conservés par ses descendants. La chapelle est plus tardive; quant à l'aile située à l'opposé, elle fut élevée en 1910 dans un style correspondant au reste du château.
- <sup>60</sup> Bonnelles, commune du même nom, département des Yvelines. En collaboration avec Parent (probablement Clément Parent, son gendre). Cf. J. DE FOVILLE et A. LE SOURD, *Les châteaux de France*, Paris 1912, p. 378; repris par P. DU COLOMBIER, *Le château de France*, Paris 1960, p. 272.
- <sup>61</sup> La Ville-Neuve, aujourd'hui Kernevez, commune de St-Pol-de-Léon, département du Finistère. Les plans datés, signés de Frélicher, sont conservés par le propriétaire actuel.
- <sup>62</sup> Keransker, par Quimperlé, département du Finistère; construit pour Théodore Hersart de la Villemarquie, écrivain, membre de l'Académie Française; une correspondance entre celui-ci et Frélicher, de 1850, est conservée par le propriétaire actuel.
- <sup>63</sup> Kerdaniel, par Châtelaudren, département des Côtes-du-Nord; les plans sont conservés par le propriétaire actuel, mais la signature de l'architecte manque par suite d'une déchirure!
- <sup>64</sup> Chailland (ou: La Forge), commune de Chailland, départe-

ment de la Mayenne. Important château avec chapelle hors œuvre, terminé vers 1857/58 (fig. 24).

<sup>65</sup> Fourges département de l'Eure.

<sup>66</sup> Vatimesnil, commune de Sainte-Marie-de-Vatimesnil, département de l'Eure, plutôt que le château ayant appartenu à la même famille et situé sur la commune d'Etrepagny. Le premier cité est très proche – quant à son élévation – du château de la Brunetièvre (partie centrale par Frölicher).

<sup>67</sup> Le Thuit, commune du Thuit, par Les Andelys, département de l'Eure. Construit en 1841 pour M. A.G.S. Guynemer, le château fut agrandi de deux ailes (et sans doute modifié) vers 1900 pour son propriétaire d'alors M. Guillaumet.

<sup>68</sup> St-Symphorien, commune de Saint-Symphorien-des-Monts, département de la Manche. Cf. J. DURAND DE SAINT-FRONT, *L'Histoire de l'ancien château et des seigneurs de St-Symphorien-des-Monts*, Revue du Département de la Manche, tome V, 1963. L'auteur attribue la construction de 1848 à «un architecte parisien, M. Dubuffe». Nous n'avons rien pu trouver concernant cet architecte; le seul Dubuffe mentionné par DELAIRE (op. cit.) est né en 1842.

<sup>69</sup> Non identifié; par hypothèse pourrait être Migliarino, 56010 Migliarino-Pisano (Toscane), construit par le 1<sup>er</sup> duc Salviati après son mariage avec Arabelle de Fitz-James, d'une famille très fortement légitimiste.

<sup>70</sup> Peut-être les Pyvotins, commune de Vielmanay, par Pouilly-sur-Loire, département de la Nièvre. Le comte de Vergennes y était domicilié en 1888. Cf. «*Le livre d'or des Salons, Adresses à Paris et dans les châteaux*», Paris 1888.

<sup>71</sup> Cf. LORIN, *Excursion au Plessis-Mornay, à Rochefort et à Bonnelles*, Tours 1896.

<sup>72</sup> Cf. note précédente.

<sup>73</sup> «La salle à manger est assez vaste pour que quarante convives puissent prendre place à la même table sans déranger le service. Elle est décorée de panneaux sculptés sur bois: Diane chasseresse, St-Hubert, la chasse moderne.» Cf. LORIN, op. cit., supra, note 71.

<sup>74</sup> Ces tours étaient décorées d'ornements de zinc assez compliqués, remplacés il y a une trentaine d'années par des modèles plus simples.

<sup>75</sup> L'architecte avait proposé un modèle plus vaste avec des cheminées et des lucarnes beaucoup plus ornées; il semble qu'on y ait renoncé par mesure d'économie; l'utilisation dans la décoration intérieure de nombreux éléments de récupération (grand escalier, boiseries, cheminées, trumeaux – en provenance d'un château de l'Aisne) semble confirmer cette interprétation. Le château de Coat-an-Noz près de Belle-Isle-en-Terre, aurait été construit pour Mme de Sesmaison à l'imitation de Kerdaniel, qu'elle admirait beaucoup.

<sup>76</sup> Cette propriété d'une vingtaine d'hectares s'étendait sur Suresnes et Puteaux, le long de la Seine (à l'emplacement des grandes usines actuelles); pendant la Révolution de 1848, elle fut pillée et le château incendié. «Elle était célèbre surtout par son parc rempli de plantes et d'arbres d'essences rares et par ses serres où s'épanouissait la flore tropicale.» Cf. O. SERON, *Suresnes d'autrefois et d'aujourd'hui*, Suresnes 1926, pp. 80–82.

<sup>77</sup> Le plus célèbre château du XIX<sup>e</sup> siècle en France, construit entre 1853 et 1862 par l'architecte anglais Paxton.

<sup>78</sup> Ne faisait primitivement qu'un avec la propriété de Suresnes (cf. ci-dessus note 76). Le baron de Rothschild l'agrandit par l'acquisition de l'île de Puteaux; après la destruction du château en 1848, «désireux de vouer l'île aux travaux agricoles, il y fit construire une ferme modèle... Sa mort survenue en 1856 ne lui permit pas de mener son projet jusqu'à son complet achèvement.» Cf. M. SONNTAG, *l'Île de Puteaux*, Société historique de l'arrondissement de Puteaux, 1943.

<sup>79</sup> Domaine parfois dit «de Bailgu» ou de «Bellegu», de 32

hectares à l'origine. Le château fut construit en 1856 sur les plans de l'architecte Max Berthelin et décoré par Eugène Lami. Cf. *Rapport de la Commission de visite de la Société d'Horticulture de Seine-et-Oise*, 9 septembre 1879.

<sup>80</sup> Courtalain, commune de Courtalain, département d'Eure-et-Loir.

<sup>81</sup> Non localisé.

<sup>82</sup> St-Eusoge par Rogny, département de l'Yonne. La dernière restauration du château et son agrandissement datent de 1874, soit huit ans après la mort de Frölicher.

<sup>83</sup> Cany, commune de Cany-Barville, département de Seine-Maritime. Frölicher pourrait être l'auteur de la restauration très poussée du bâtiment principal et de la construction du grand escalier en fer à cheval de l'entrée.

<sup>84</sup> Non localisé.

<sup>85</sup> Cette restauration assez radicale fut poursuivie par Parent, le gendre de Frölicher. Cf. BELLIER-AUVRAY, op. cit., supra, note 4, notice «François-Clément Joseph Parent», vol. II, p. 202.

<sup>86</sup> La suite de cette liste ne comprend plus que les noms des propriétaires: «Celui du comte de Damas, du cte de Perrieu, du duc de Tourzel, du cte de Béthune, du bon Daru, de Mme la ctesse de Hauvel, du cte Félix de Rougé, de M. de Guespreau, du duc de Mouchy, du bon Ponsard, du cte de Castellane, du bon Freteau de Peny, du duc des Cars, du cte de Lestrade, du mis de Fraguier, du mis de Tramecourt, de M. le prince de Ligne, de Mlle la princesse de Talmont, de M. de Nedonchel, etc.»

<sup>87</sup> Dans son chapitre IX «De quelques usages particuliers des poteries et du fer dans la construction», il écrit «La fig. I pl. 44 représente en coupe les différentes divisions d'une serre construite suivant cette méthode, sur les dessins de M. Frölicher, dans la belle propriété de M. Rothschild à Boulogne, ... l'un de ses compartiments est surmonté d'une galerie ou seconde terrasse en poteries et fer qui s'appuient et sur le mur du fond et sur des colonnettes en fer extrêmement légères. Le reste des ajustements, qui sont tous en fer...». Cf. CH. L. G. ECK, *Traité de la construction en poteries et fer, à l'usage des bâtiments civils, industriels et militaires*, Paris 1836, p. 63. Cette œuvre de Frölicher est citée par V. GRENIER, *Les débuts du métal dans l'architecture*, Les Monuments Historiques de la France, 1/1974, p. 48.

<sup>88</sup> Copie des plans des terres de Charost et de Mareuil exécutés par J.J. Geisler (1765–1768). Cf. Archives départementales du Cher, NA 440, 441 et 443.

<sup>89</sup> Soit 27 dessins et aquarelles, qui furent exposés au Musée des Arts décoratifs. Cf. LUCIEN LAMBEAU, *Histoire des communes annexées à Paris, en 1859*. Bercy-Paris 1910, p. 66.

<sup>90</sup> Cf. note précédente.

<sup>91</sup> Tous cités par P. DU COLOMBIER, op. cit., note 60, pp. 270–281. Le chapitre VIII de cet ouvrage reste l'un des éléments de base de l'histoire de la construction et de la restauration des châteaux au XIX<sup>e</sup> siècle. L'auteur, qui avait bien voulu s'intéresser à notre travail sur Frölicher, nous avait fait bénéficier très aimablement de ses suggestions et de ses conseils.

## PROVENANCE DES ILLUSTRATIONS

Fig. 1, 3, 4, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 19, 20, 23: photos de l'auteur

Fig. 5: Service de documentation photographique de la Réunion des Musées nationaux, Paris

Fig. 18, 22, 24: cartes postales

Fig. 21: communiquée par le cte G. de Guébriant

Fig. 2, 6, 7: Archiv für Schweiz. Kunstgeschichte, Bâle